Christophe GRELLARD, *Jean de Salisbury et la renaissance médiévale du scepticisme*

Paris, Les Belles Lettres, (« Histoire », 122), 2013

Bénédicte Sère

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhr/8370>

DOI : 10.4000/rhr.8370

ISSN : 2105-2573

Éditeur

Armand Colin

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2015

Pagination : 108-110

ISBN : 9782200929657

ISSN : 0035-1423

Référence électronique

Bénédicte Sère, « Christophe GRELLARD, *Jean de Salisbury et la renaissance médiévale du scepticisme* », *Revue de l'histoire des religions* [En ligne], 1 | 2015, mis en ligne le , consulté le 22 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/rhr/8370> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhr.8370>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Christophe GRELLARD, *Jean de Salisbury et la renaissance médiévale du scepticisme*

Paris, Les Belles Lettres, (« Histoire », 122), 2013

Bénédicte Sère

RÉFÉRENCE

Christophe GRELLARD, *Jean de Salisbury et la renaissance médiévale du scepticisme*, Paris, Les Belles Lettres, (« Histoire », 122), 2013, 21,5 cm, 338 p., 35 €, ISBN 978-2-251-38122-0.

- 1 Le titre se veut alléchant, parce qu'il est ambitieux et intrigant tout à la fois. L'on connaissait bien le scepticisme pour la période de l'Antiquité associé au nom de Pyrrhon ou de Sextus Empiricus ; l'on connaissait le scepticisme du XVI^e siècle, celui du dernier Montaigne, lequel annonçait le doute cartésien du siècle suivant, fondateur du *Discours de la méthode*. Mais pour le Moyen Âge, l'alliance des termes surprend. Dans l'ensemble des étiquettes d'écoles – nominalisme, réalisme, aristotélisme, platonisme, augustinisme, naturalisme, thomisme, etc. – pas de pioche pour le scepticisme jusqu'ici. D'où un effet d'annonce entier : Jean de Salisbury (1120-1180) serait la figure du philosophe sceptique, le Pyrrhon médiéval que Christophe Grellard découvre, redonnant ainsi à ce *medium aevum* le rôle de passeur, chaînon manquant jusque-là dans la généalogie du scepticisme, à travers la seule mais éminente personne de l'évêque de Chartres. Au sein du monde médiéval, un *hapax*, nous dit l'auteur. En ce XII^e siècle lui-même renaissant, un témoin inédit de cette école de pensée, à laquelle Cicéron, entre autres, avait donné ses lettres de noblesse. Une trouvaille donc, ce que suggère la formulation du titre. *La renaissance médiévale du scepticisme*, comme si le scepticisme, phénix insoupçonné, était rené des cendres où l'avait enfoui l'histoire traditionnelle de la philosophie.

- 2 De quoi s'agit-il ? D'un scepticisme chrétien. À la manière d'un Lactance ou d'un saint Augustin, Jean de Salisbury adopte un scepticisme modéré, fondé sur une attitude épistémique de modestie dans le rapport scientifique à la vérité. Ainsi, le scepticisme pratiqué par le philosophe anglais s'avère ici plus une attitude et une posture qu'une doctrine ou une école, la posture de l'humilité dans la connaissance, de la prise de conscience des limites humaines, de la modération dans le dogmatisme du jugement. Le scepticisme salisburien est une mise en suspension du jugement qui n'est pas doute radical. Ce scepticisme comme méthode de doute ponctuel et local s'approche de ce que l'on pourrait aussi appeler le probabilisme pratiqué dans la *disputatio*, dans le cadre de la mise en confrontation des arguments, ou encore le faillibilisme lié à l'imperfection de nos modes cognitifs. « Le scepticisme, pour Jean de Salisbury, est avant tout une invitation au débat et à l'enquête ». Au fondement de l'attitude, une vertu : la prudence. C'est elle qui meut le savant dans l'acceptation du paradigme central, dans les domaines où l'assurance n'est pas certaine, comme en philosophie naturelle : il faut renoncer à la certitude et se contenter de ce qui est probable. C'est dire le travail d'acculturation qu'opère Jean de Salisbury par rapport au matériau antique, notamment cicéronien, de la philosophie sceptique : il l'adapte au sol chrétien en l'insérant dans un horizon théologique défini par un certain rapport de l'homme à l'Universel divin. Reconnaissance de l'infirmité humaine liée à la chute et au péché et nécessité de la grâce pour l'illumination de l'intellect. La démarche sceptique n'est ici que l'autre nom de la finitude humaine : l'homme aveugle face à l'immutabilité d'un Dieu-Vérité. Mais le scepticisme salisburien est plus qu'une théorie de la connaissance. Il en est une *praxis* au sens où il substitue la morale à l'épistémologie, la pratique éthique à la théorie philosophique, l'utile au vrai. Inutile la *libido sciendi* ! Ce qui importe dans notre condition de mortel ici-bas en attendant la reformation de l'*Imago Dei* en nous, c'est de viser à l'utile et à l'honnête, critères de l'action bonne. Primat de l'éthique sur le philosophique, telle est bien l'approche de Jean de Salisbury, dont on sait par ailleurs l'engagement politique et ecclésial dans son temps. Cette éthique se veut elle-même enracinée, comme il se doit en ce XII^e siècle, dans un substrat scripturaire et fidéiste : ultimement, c'est la foi qui met un terme au doute sceptique.
- 3 À l'issue du livre, le lecteur peut rester lui-même sceptique... Paradoxe ou enthousiasme de lecture qui fait adhérer au modèle épistémologique étudié ? Toujours est-il que, si séduisante soit la présentation d'un Jean de Salisbury, *hapax* sceptique en ce Moyen Âge dogmatique, l'impression qui demeure est celle d'un auteur bien médiéval dont le « scepticisme » ne serait rien d'autre que la posture intellectuelle propre à la Renaissance du XII^e siècle et typique de l'humanisme du temps. Si, en effet, comme le démontre l'auteur, sont au centre du système la *moderatio*, médiété propre à toute vertu, la prudence (*prudencia-phronèsis*), le primat de l'éthique, la norme de l'eupraxie ou bien-agir, etc., qu'est-ce à dire sinon que l'on est tout simplement dans une théologie morale, aux accents déjà presque aristotéliens (l'*Ethica vetus* – livres II et III – circule dès 1150 en latin) ? Lorsque Jean de Salisbury parle d'humilité, de finitude humaine, d'illumination de l'intellect par la grâce, de foi comme soutien de la raison, etc., il n'est pas loin de ses contemporains, les saint Bernard, Guillaume de Saint-Thierry ou encore Bernard de Chartres. Enfin, quand l'auteur avance que « l'idée que la vérité émerge, partiellement, par identification et confrontation des contraires constitue la base de la logique sceptique mise en œuvre par Jean » (p. 130), qu'évoque-t-il d'autre que la fécondité du *Sic et non*, ce principe fondateur de la *disputatio* qui confronte les arguments contraires pour mieux chercher la vérité, à l'heure où la

logique disputationnelle se met en place dans la pratique scolaire ? Au XII^e siècle, dans le contexte de la multiplication des écoles, de la diffusion de l'esprit grégorien avec ses enjeux de moralisation de la société, de la reconstruction du pouvoir royal notamment à travers les conseillers et les réseaux curiaux, comment ne pas lire dans la mise en place des outils de recherche intellectuels (*disputatio*, débat, enquête) et dans les mots d'ordre spirituel d'humilité et de foi, la prise de conscience nouvelle d'une certaine inattingibilité de la vérité, laquelle reste asymptotique tant que la *reformatio* intérieure n'aura pas eu lieu ?

- 4 Par ailleurs, pour prolonger cette critique sceptique sur l'*hapax* sceptique qu'est Jean de Salisbury, il n'est qu'à prendre un exemple parmi d'autres au sein de la dense période du Moyen Âge. Le moment du Grand Schisme, pour ne citer que lui, a multiplié les assertions de scepticisme. Lorsqu'en avril 1398, Jean Gerson écrit un traité sur « La manière de se comporter en temps de schisme », il prône la prudence, tant l'heure est au doute. La matière est si douteuse qu'on ne peut rien affirmer, jamais matière n'a fait l'objet de tant de doute (*numquam fuit tam rationabilis et vehemens causa dubitationis...*). Il invoque le droit au doute (*jus dubitandi*) et s'oppose aux propos dogmatiques (*temerarium et scandalosum et sapiens haeresim est asserere... ; istud pertinaciter asserere "A non est papa", saperet haeresim*). Il préfère viser à l'utilité immédiate, l'union de l'Église qu'à établir la vérité du pape (*salubrius justius et tutius est quaerere unionem Ecclesiae...*). Après 1394 désormais, la suspension du jugement est de mise quant aux deux papes dont on ne peut établir la vérité ni de l'un ni de l'autre. Autant viser à l'Unité de l'Église qu'à convaincre. Que dire alors de ce scepticisme qui ne serait que clairvoyance et pragmatisme prudent face aux dérives dogmatiques et factionnelles qui se sont avérées stériles ? Comme si le scepticisme était à l'époque médiévale ce que l'oxygène est au corps : une évidence nécessaire.

AUTEURS

BÉNÉDICTE SÈRE

Université Paris Ouest – Nanterre La Défense.